

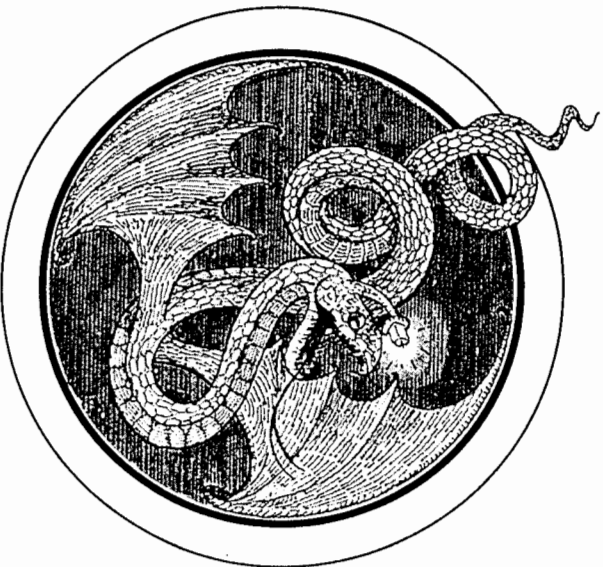
OMBRES LA VOUVRE

A LA RECHERCHE
DE L'OMBRE PERDUE

KAJ NOSCHIS
(Lausanne)

Introduction

En 1814 paraît en Allemagne *L'Etrange histoire de Peter Schlemihl* écrite par Adalbert von Chamisso¹, grand voyageur, savant, explorateur et écrivain. Le bref récit fantastique au début duquel le jeune Peter Schlemihl troque son ombre contre la fortune connaît un succès fulgurant; il est immédiatement traduit dans un grand nombre de langues européennes. Aventures et mésaventures du héros se succèdent sous la plume alerte de Chamisso, mais celui-là ne tarde pas à regretter son ombre. Dans la seule Allemagne l'œuvre connaît 80 éditions de 1814 à 1919.² Deux décennies plus tard au Danemark, Hans Christian Andersen commence à faire paraître ses *Contes*.³ Publiés au rythme d'un recueil par année, ces courtes histoires où l'animé et l'inanimé personnalisés dialoguent avec une émotion continue mais profonde, connaissent elles aussi un grand succès à travers l'Europe. L'un des contes où le génie pessimiste d'Andersen atteint son paroxysme s'appelle *L'Ombre*: le héros malheureux du conte laisse partir son ombre et ne la retrouvera qu'aux conditions terribles fixées par l'ombre elle-même. Complétons encore cet intérêt tout romantique de la première moitié du XIX^e du nord de l'Europe pour le motif de l'ombre avec le rappel d'un bref écrit de Gustav Fechner qui date lui aussi de 1830-40⁴.



Cahiers de psychologie analytique

Vol. 7/1997

- 1 von Chamisso, A. *Peter Schlemihl*, José Corti, Paris, 1989. Cette édition reprend le texte de la première version en allemand paru en 1814, traduit par son frère Hippolyte von Chamisso et revu par l'auteur.
- 2 Renseignement de Pierre Péju, auteur de la préface *L'ombre et la vitesse* de la version française que nous utilisons; cf. *op.cit.*
- 3 Nous nous référons à l'édition intégrale des *Contes* d'Andersen, Mercure de France, Paris, 1988.
- 4 Il s'agit d'un article publié *en anglais* dans *Spring* - A Journal of Archetype and Culture N° 51, 1991, sous le titre *The Shadow*.

l'ombre y est présentée comme un être vivant, plus subtil et plus souple que l'homme, hypothèse que le sens commun écarte habituellement mais dont Fechner s'ingénie à démontrer l'intérêt pour notre bien-être.

Mis à part l'intérêt littéraire de ces textes qui demeurent considérable, les vicissitudes de Peter Schlemihl et du héros du conte d'Andersen nous offrent une occasion de réflexion sur la condition psychologique de «l'homme sans ombre». La psychologie des profonds est en effet héritière pour une large part du Romantisme. Le concept même d'ombre y puise ses sources et à ce titre les écrits romantiques méritent notre attention.

Jung, romantisme et ombre

Dans une perspective jungienne, évoquer l'ombre de quelqu'un renvoie à des caractéristiques peu flatteuses de la personne, à des façons de se comporter, de s'exprimer ou de penser que la personne elle-même n'aime pas reconnaître. Ces caractéristiques se manifestent de façon occasionnelle ou continue, mais elles semblent échapper à la volonté consciente de la personne.

Rappelons que ce n'est que relativement tard, peu avant la Deuxième guerre mondiale, et avec l'évocation de *l'ombre collective*⁵ que le concept s'affirme de façon pérenne dans les écrits de Jung. Il est évoqué incidemment dans bien des textes antérieurs mais, par exemple, dans le dictionnaire de ses propres concepts que Jung rédige pour son ouvrage «Types psychologiques» en 1920, l'ombre ne figure pas encore.⁶ Par contre, dans ses

⁵ *is Altit*. La source originale (en allemand) du texte de Gustav Fechner n'est pas donnée. Nous la datons en tenant compte des renseignements biographiques sur G. Fechner dont nous disposons. Cf. Ellenberger, H. *The Discovery of the Unconscious*, Basic Books, New York, 1970, pp. 215-218.

⁶ Voir notamment Jung, C. G., *The Fight with the Shadow*, CW 10, Routledge, London, 1964 (première parution 1946), Jung, C. G., *The Shadow*, CW 9ii, Princeton University Press, 1978 (première parution 1948). Mais voir aussi comme texte important pour notre propos, Jung, C. G., *Psychology and Religion*, CW 11, Princeton University Press, 1977 (première parution 1937) § 134 et ss. Jung, C. G., *Types psychologiques*, Georg, Genève, 1950 (Éd. orig. 1921).

écrits plus tardifs, l'Ombre est devenue avec Anima-Anima, Ego et Soi, un concept central pour la compréhension de la psyché et de sa dynamique. Jung dit alors que le chemin de la confrontation avec l'inconscient comporte deux étapes majeures: la rencontre de l'ombre et celle de l'anima ou de l'animus.⁷ Sans vouloir lancer des affirmations hasardeuses à ce sujet, notons simplement que cela semble au moins confirmer que la confrontation de Jung avec son ombre ne s'est faite que très progressivement et a été durable.

Venons-en aux difficultés psychologiques liées au rapport avec l'ombre en nous appuyant sur les écrits où elle est traitée de façon plus explicite. En 1937 Jung rappelle que «chacun jette une ombre et moins il en a conscience plus l'ombre est noire et dense». L'ombre se manifeste prioritairement à la suite de projections, lorsque nous réagissons très fort à la façon d'être d'une autre personne pour éviter ainsi de la reconnaître ou de l'affronter en nous-mêmes⁸. Nous réagissons violemment à ce que fait ou manifeste l'autre, alors que le sentiment que nous éprouvons très fortement à ce moment-là pourrait nous permettre de toucher à notre propre ombre. Sous son emprise, à un stade ultérieur, «le côté ombre» agit en nous, en nous faisant faire des choses que nous trouvons par ailleurs répréhensibles. Nous continuons pourtant volontiers à critiquer ces mêmes comportements chez les autres. C'est notre inconscient qui agit de cette façon. Il s'agit d'en prendre conscience. L'ombre est un problème moral, qui constitue un défi pour toute la personnalité du moi, car personne ne peut devenir conscient de son ombre sans un effort moral considérable. En prendre conscience implique la reconnaissance des aspects sombres de la personnalité comme présents et réels. Cet acte est la condition essentielle à toute connaissance de

⁷ Voir ici p. ex. Jung, C. G., Aion, CW 9ii, Princeton University Press, 1978 (première parution 1949) ou encore Jung, C. G., *L'homme et ses symboles*, Robert Laffont, Paris, 1964, voir en particulier le chapitre 3 de von Franz, M.-L., *Le processus d'individuation*.

⁸ Jung, C. G., *Psychology and Religion*, CW 11, Princeton University Press, Princeton, 1977 (première parution 1937), § 131, p. 76 (nous traduisons de l'anglais).
^{8bis} Jung, C. G., *op. cit.*, CW 9ii (note 7) § 17, p. 9.

soi-même et rencontre, pour cette raison, en général, une résistance considérable.⁹ Jung ajoute cependant: «Si les tendances réprimées, ce que j'appelle l'ombre, étaient évidemment mauvaises, il n'y aurait pas de problème. Mais l'ombre n'est inférieure, primitive, inadaptée et repoussante que jusqu'à un certain point; elle n'est pas totalement mauvaise, elle contient même des qualités enfantines et primitives qui pourraient d'une certaine façon dynamiser et embellir l'existence humaine – mais la convention l'interdit.»¹⁰

Aujourd'hui il est courant d'entendre que «l'intégration de l'ombre» est une partie importante d'une analyse jungienne¹¹. C'est à travers une confrontation du côté «noir» que celui-ci peut être rendu plus conscient et dès lors intégré. Dans une telle démarche l'ombre ne disparaît pas, mais elle n'a plus l'autonomie qu'elle avait avant son intégration.

C'est à ces conditions que des «qualités enfantines et primitives» peuvent «dynamiser» la vie de la personne: elles ne font plus brutalement irruption dans son existence, mais sont un moteur d'envies et de choix que le centre psychique (le Soi) de la personne coordonne par ailleurs (*coniunctio oppositorum*).

Or, nous pensons qu'une telle perspective édulcore le point de vue romantique qui est, lui, beaucoup plus radical. A ce sujet, un retour aux sources s'impose! Nous allons voir que le romantisme de Chamisso, d'Andersen et même de Fechner exclut «l'intégration de l'ombre». Le malheur fondamental de l'homme est que son ombre est indépendante de lui («fait ce qu'elle veut»). En le renaissant l'homme prend conscience de son propre drame, mais peut par là tout au plus accéder à l'espoir de ne pas

⁹ Jung, C. G., *op. cit.*, CW 9/II (note 7), § 14, p. 8 (nous traduisons de l'anglais).

¹⁰ Jung, C. G., *op. cit.*, CW 11 (note 8), § 134, p. 78 (nous traduisons de l'anglais).

¹¹ Jung lui-même parle à plusieurs reprises de l'intégration de l'ombre – le retrait des projections – tout en reconnaissant l'autonomie des «archétypes de l'inconscient», dont l'ombre fait partie. (Voir notamment Jung, C. G., *op. cit.*, CW 9/II (note 7) et aussi Jung, C. G. Foreword to Neumann: *Depth psychology and a new ethic* (écrit en 1949), CW 18 § 1414, Routledge & Kegan Paul, London, 1977.

perdre son âme après avoir perdu son ombre (le récit de Chamisso). Par ailleurs, si l'homme ne reconnaît pas la perte de l'ombre comme un malheur, l'ombre risque de le dévorer et de régner seul en maître (le récit d'Andersen). En somme chez les romantiques, l'indépendance de l'ombre engendre une souffrance qui, elle, peut, au mieux, amener à la recherche des conditions qui permettent d'y résister ou alors on y succombe. La vie spirituelle de l'homme est dans l'acceptation de ce drame. Voilà qui nous semble exclure toute intégration.

Rappelons qu'Otto Rank s'est intéressé à l'ombre dans son étude «Le Double» publiée pour la première fois en 1914.¹² Dans le chapitre significativement intitulé «L'Ombre, représentation de l'âme», les exemples d'ordre ethnologiques évoqués par l'auteur soulignent la longue tradition de respect, voire de crainte, de l'homme pour son ombre et que celle-ci a affaire avec l'âme.

D'après Rank, dans l'imaginaire chrétien, une conséquence des pratiques et réflexions traditionnelles au sujet de l'ombre sont les images tant de l'ange (l'ange gardien) que du diable (l'homme noir)¹³. Sans ici vouloir poursuivre plus loin ces considérations, le lien traditionnel entre ombre et âme indique de toute façon que la relation avec l'ombre est importante pour la vie spirituelle de l'homme.

Soulignons que, si dans la définition psychologique de Jung, l'ombre possède une connotation plutôt négative, elle ne l'a pas dans la tradition populaire. Par contre dans les deux perspectives, le lien entre l'homme et son ombre est considéré comme très important. «L'Homme à la découverte de son âme»¹⁴ est le titre d'une œuvre bien connue de Jung dans laquelle il souligne que la connaissance de l'ombre est un passage obligé. C'est une prise de conscience et une interrogation sur notre ombre qui nous

¹² Rank, O., *Don Juan et le double*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1973. Le livre se compose de deux parties écrites en allemand à l'origine: Le Double (1914) et Le Personnage de Don Juan (1922). La première édition du livre en français date de 1932. Le chapitre 4 «L'ombre, représentation de l'âme» est un texte passionnant pour tout lecteur intéressé par l'ombre.

¹³ Rank, O., *op. cit.*, p. 72-73.

¹⁴ Jung, C. G., *L'homme à la découverte de son âme*, Editions du Mont-Blanc, Genève, 1943.

ouvrir à la voie de l'âme. Ici, Jung, Chamisso, et peut-être même Andersen, semblent se rejoindre.

Peter Schlemihl

L'immense succès de l'Étrange histoire de Peter Schlemihl, peut paraître surprenant. Mais nous allons examiner ce récit comme les étapes d'un parcours psychologique de confrontation de l'homme avec lui-même. Nous considérerons les différents personnages et épisodes du récit comme aspects d'une psyché individuelle et comme moments successifs d'une confrontation intérieure. Peter Schlemihl est le centre conscient ou le Moi de cette psyché. Cette approche imaginaire et polyphonique du récit comme métaphore de la condition psychologique de l'homme est directement inspirée de Jung. Dès lors, il nous semble que, même pour un lecteur contemporain, le récit de Chamisso garde tout son intérêt. Il nous importe en particulier de comprendre la condition de l'homme en quête de son ombre perdue.

Au début du récit, Peter Schlemihl, un jeune homme, de retour d'un long voyage, a été très impressionné à une réception par la richesse de son hôte, Thomas John. Il rencontre alors « un petit homme en gris, capable de tours de magie extraordinaires, qui exprime son admiration pour la « très jolie ombre » de Peter Schlemihl et lui dit :

« — Je ne demande à Monsieur que de me permettre de ramasser ici son ombre et de la mettre dans ma poche; quant à la manière dont je pourrai m'y prendre, c'est mon affaire. En échange, et pour prouver à Monsieur ma reconnaissance, je lui laisserai le choix entre plusieurs trésors que j'ai avec moi: l'herbe précieuse du pécheur Glaucus, la racine de Circé, les cinq sous du Juif-Errant, le mouchoir du grand Albert, la mandragore, l'arnet de Mambrin, le rameau d'or, le chapeau de Fortunatus, remis à neuf, et richement orné, ou, si vous préférez sa bourse...

« — La bourse de Fortunatus! — m'écriai-je.

Et ce seul mot, quelle que fût d'ailleurs monangoisse, m'avait tourné la tête. Il me prit des vertiges,

et je crus entendre les doubles ducats tinter à mon oreille.

« — Que Monsieur daigne examiner cette bourse et en faire l'essai.

Il tira en même temps de sa poche et remit entre mes mains un sac de maroquin à double couture et fermé par des courroies. J'y puisai et en retirai dix pièces d'or, puis dix autres, puis encore dix, et toujours dix. Je lui tendis précipitamment la main.

« — Tote là! — dis-je, — marché conclu; contre cette bourse vous avez mon ombre.

Il me donna la main, et, sans plus de délai, se mit à genoux devant moi; je le vis avec la plus merveilleuse adresse détacher légèrement mon ombre du gazon depuis la tête jusqu'aux pieds, la plier, la rouler, et la mettre enfin dans sa poche.¹⁵

Surpris, un peu dérouteré et fasciné par le marché qu'on lui propose, Peter Schlemihl l'accepte, bien que l'ombre ait manifestement une grande valeur (la bourse est inépuisable) — pour le petit homme en gris. L'envie d'être riche suscitée par la rencontre avec son hôte, Thomas John, est une expression de l'ombre. Celle-ci va alors se détacher de Peter Schlemihl. Cette priorité donnée à l'aisance matérielle coupe le Moi d'une partie de lui-même — aspect qui au moment du choix semblait négligeable. Un parallèle s'impose. Dans l'imagerie chrétienne c'est une scène semblable qui fonde la condition humaine. Lors de la rencontre d'Adam et d'Eve avec le serpent au jardin d'Eden, ils sentent bien qu'il ne faudrait pas goûter le fruit défendu, mais ils le font quand même pour assouvir une envie qui est née en eux.

Autrement dit, l'ombre prend le dessus, elle devient d'une certaine façon indépendante d'eux. Adam et Eve sont expulsés du jardin d'Eden. Le Diable — c'est-à-dire la tentation — est désormais une présence constante dans leur vie. Dans le récit de Chamisso, le petit homme en gris est de connivence avec l'ombre et même, dès cet instant,

¹⁵ von Chamisso, A., *op. cit.* (note 1), p. 108 (traduction revue).

une existence autonome, tout en étant lié au destin de Peter Schlemihl. Voilà le drame de l'homme d'après le romantisme.

Très vite Peter Schlemihl s'aperçoit que sa nouvelle condition d'homme sans ombre change de façon importante ses relations avec les autres. Car ceux-ci – et en particulier les jeunes filles – remarquent qu'il n'a plus d'ombre et en ont peur. Il est très vite obligé de ne sortir que la nuit et d'envoyer son bon serviteur Bendel faire les courses pendant la journée. Il est en somme •coupé en deux•. Il vit la nuit, s'offre des repas plantureux, mais en ayant toujours la crainte que son secret soit dévoilé – c'est la peur de l'ombre qui le gouverne désormais – et son côté diurne, personifié par le serviteur Bendel n'est là que •pour gérer les affaires courantes•. Cette coupure est encore soulignée dans le récit par le fait que Peter Schlemihl n'ose pas avouer à son serviteur qu'il n'a pas d'ombre. Rapidement la situation devient insupportable et il cherche à rencontrer •le petit homme en gris, mais il manque l'occasion et il doit attendre une année. Pendant cette année, il décide de parler à Bendel qui comprend sa situation et veut l'aider. C'est ici un début de •prise de conscience•: Peter Schlemihl ose s'avouer que cette situation lui est pénible. Passée la fascination pour l'objet d'envie, nous cherchons à rétablir un contact avec ce que nous regrettons d'avoir perdu. Pendant une des fêtes que Peter Schlemihl organise, il tombe amoureux de la jolie Fanny – il entre en contact avec la vie des sentiments – mais une nuit de lune Fanny voit que Peter n'a pas d'ombre, prend peur et le quitte. En somme le contact avec le féminin ne peut devenir une union; sans ombre ou sans acceptation de cette condition, le féminin dans l'homme est peureux. Peter Schlemihl part alors en voyage et se fait passer pour un prince dans les villes qu'il traverse avec son nouveau et méchant serviteur Raskal. Il essaye le •bluff•: en sentant que nous avons perdu le contact avec une partie de nous-même, une tentation fréquente est celle de la fuite en avant. Peter Schlemihl veut se marier avec Mina, une nouvelle rencontre amoureuse. Mais Mina apprend qu'il n'a pas d'ombre et n'ose pas faire le pas. C'est alors Raskal, le méchant serviteur qui, avec des subterfuges, prend sa place. En somme •le bluffeur• se détache du héros, vit une vie autonome à laquelle Peter

– le centre conscient de la personne – est étranger. Peter Schlemihl est alors très mal. Cette situation correspond au réveil de •l'effort moral, à la réalisation qu'une existence qui ignore l'ombre est dépourvue de sens. Un an après le héros rencontre à nouveau le petit homme en gris. Celui-ci lui propose de retrouver son ombre:

• – Je ne demande qu'une légère marque de votre part: vous voudrez bien me signer ce billet. Le parchemin contenait ces mots: Je soussigné lègue au porteur du présent message mon âme après sa séparation naturelle de mon corps.

Muet d'étonnement, je considérais tour à tour et le papier et l'inconnu. (...)

– Mais, signez donc! là, au bas du billet, Pierre Schlemihl.

Je secouai la tête et lui dis:

– Pardonnez-moi, Monsieur, je ne signerai pas.

– Vous ne signerez pas! – reprit-il avec surprise. – Et pourquoi pas?

– Mais, - lui dis-je, - il me semble que c'est une chose qui mérite au moins réflexion: racheter mon ombre au prix de mon âme!¹⁶

Tout en ayant accepté la perte de son ombre, Peter Schlemihl refuse cependant d'aller plus loin. Cela •mérite réflexion•: le Moi sent qu'il est de nouveau devant un choix important, mais prend cette fois le temps de réfléchir. C'est une situation dont les enjeux ne sont pas clairs, mais intuitivement, devant un choix dont est ressentie cette fois la dimension spirituelle, le doute prend le dessus sur l'envie.

Le doute amène au refus de faire le pas suivant dans cette voie (perdre son ombre, soit, mais ne pas perdre son âme définitivement). Une partie de la personne est reconstruite dans son autonomie, mais elle ne veut pas pour autant la laisser agir sans s'en soucier. Peter Schlemihl accepte •le

¹⁶

von Chamisso, A., *op. cit.*, p. 148-149 (traduction revue).

drame de l'existence¹⁷: il a perdu la partie, mais il ne l'abandonne pas. De ce fait un contact avec l'ombre s'installe.

Peter Schlemihl voit que Raskal se marie avec Mina. L'homme en gris propose à plusieurs reprises une intervention en faveur de Peter Schlemihl, mais celui-ci s'oppose désormais aux offres qu'il lui fait lorsqu'il le croise sur son chemin. En somme, il y a une limite qui se dessine même si l'ombre elle-même continue sa vie indépendante (elle est possession du petit homme en gris). Au cours de ses pérégrinations, Peter Schlemihl rencontre Thomas John malheureux et pauvre. L'homme riche du début de l'histoire a tout perdu. Le côté qui se croyait riche et heureux s'avère être son opposé. C'est faire l'expérience de son propre contraire. La richesse matérielle – un certain rapport au monde – n'a plus de valeur pour le Moi. Suite à cette rencontre, Peter Schlemihl, sans même y réfléchir, jette la bourse de Fortunatus. Peter Schlemihl cherche désormais autre chose de la vie, pour lui « l'argent ne fait pas le bonheur » (sic!). Par la suite, et le récit souligne qu'il s'agit de nouveau d'un événement qui a lieu presque par hasard, il se retrouve à chausser une paire de « boîtes de sept lieues ». Il peut ainsi se déplacer dans le monde entier, il devient un grand voyageur. Le Moi est plus mobile, il accepte sa condition et la carence de l'ombre est compensée par la mobilité. Lorsqu'un problème surgit, Peter chausse les boîtes et en un rien de temps il se trouve dans un autre pays. Le drame demeure, mais il a retrouvé un goût pour la vie, une recherche continue pour ne pas perdre son âme.

Le dialogue intérieur se renforce. Un jour, après une chute, Peter se réveille souffrant dans une maison de cure qui porte le nom de « Schlemihlium », gérée par son ex-fiancée Mina et son gentil serviteur Bendel. Ils s'occupent de lui; Peter renoue avec eux tout en décidant de poursuivre sa route. Il retrouve même son chien fidèle – un semblant d'ombre. Le Moi est maintenant en mesure de s'occuper de lui-même, de « se soigner »: l'image d'un dialogue intérieur, plus tolérant quoique inquiet, apparaît encore soulignée dans le récit par les retrouvailles avec le chien. Le Moi sait comment il peut poursuivre sa quête, se restaurer lorsqu'il a mal.

Mais le récit de Chamisso se termine sans que Peter Schlemihl n'ait retrouvé son ombre. Réflétant une mode

littéraire du Romantisme, Chamisso raconte au lecteur que tout le récit lui a été remis par Peter Schlemihl lui-même, de passage lors d'un de ses voyages. La dernière phrase est un mot de Peter Schlemihl à son ami Adalbert von Chamisso:

*« Quant à toi, mon ami, si tu veux vivre parmi les hommes, apprends à révéler d'abord l'ombre, ensuite l'argent. Mais si tu ne veux vivre que pour toi et ne satisfaire qu'à la noblesse de ton être, tu n'as besoin d'aucun conseil. »*¹⁷

Ce dénouement est tout à fait remarquable. Si nous voulons vivre bien, il vaut mieux donner plus d'importance au rapport à l'ombre qu'à la poursuite d'une réussite terrestre. Mais si l'urgence est l'individuation – devenir soi-même –, alors il est plus important encore de prendre la vie à bras le corps et d'apprendre à travers elle. La vie de l'homme est, dans ce cas, comme nous l'apprend le récit, celle de « l'éternel voyageur », à la recherche d'une partie devenue autonome de lui-même. L'histoire de Peter Schlemihl peut, à ce titre, être déchiffrée comme une métaphore de la condition humaine.¹⁸

Le rapport à l'ombre, comme le suggère le récit, et par delà la question de l'âme – est crucial. Le choix est soit de poser d'emblée un rapport de respect de l'ombre au centre d'une connaissance de nous-même, soit d'y parvenir après l'avoir perdue. Suggérons, fidèles aux romantiques, que dans la perspective de l'individuation, la perte de l'ombre est inévitable. Le pacte avec le diable – dont parle Jung – est la reconnaissance que l'ombre a une existence autonome en nous. Nous ne pouvons plus qu'aspirer à retrouver notre ombre sans jamais y parvenir – elle nous a échappé. Il n'est plus possible que l'ombre soit « à nos pieds ». Après avoir mangé la pomme, le Jardin d'Eden est perdu à jamais. Mais précisément, le récit de la Genèse se comprend peut-être mieux comme une allégorie de la condition humaine, de ce qui doit arriver, et non pas comme un récit de ce qui n'aurait pas dû arriver.

¹⁷ von Chamisso, A., *op. cit.*, p. 197.

¹⁸ Par ailleurs la vie d'Adalbert von Chamisso se prête à une interprétation proche de celle de son héros.

Peut-être ce chapitre de la Genèse nous montre-t-il que, en tant que fils d'Eve et d'Adam, nous sommes condamnés à répéter leur destin. Un côté de nous – «le petit homme en gris» – sait que nous renouons à un aspect (un principe, une promesse (pour Adam et Eve)), une amitié, la virginité, un bien matériel) important, mais le désir ou l'anticipation imaginaire des avantages de ce que nous sommes en train d'obtenir prend le dessus. Par la suite, nous avons bien sûr la nostalgie du «Paradis perdu», mais c'est la nostalgie de l'innocence et de l'inconscience, alors que si nous voulons vivre, réaliser notre condition d'hommes sur terre, nous ne pouvons que rencontrer le diable, manger la pomme ou, dans les termes de Chamisso, laisser notre ombre vivre une existence autonome. Toutefois, dès ce moment, une quête active peut s'installer – une confrontation avec nous-mêmes acquérant même une dimension spirituelle, le refus de céder notre âme. *La prise de conscience d'une fonction avec l'ombre perdue, avec quelque chose qui nous-mêmes, à défaut de nous faire recouvrer l'ombre elle-même, peut au moins nous amener à vouloir poursuivre malgré tout un dialogue intérieur, dialogue qui nous empêche de perdre notre âme.* La description de ce désir de retrouver l'ombre en sachant qu'elle n'est pas vraiment retrouvable, est une façon saisissante de définir la condition humaine.

Le savant des pays froids

Approchons maintenant, avec le même regard, quelques épisodes de l'autre récit que nous avons mentionné. Le conte de H.C. Andersen a comme héros malheureux «un savant des pays froids jeune et intelligent» qui séjourne dans un pays chaud où les gens sont noirs. Sur le plan de la psychologie individuelle il s'agit donc d'une situation de confrontation du Moi conscient avec l'ombre. Le jeune homme ouvre ses fenêtres le soir et entend souvent de la très belle musique sortir de la fenêtre ouverte de la maison d'en face où il y a toujours une lumière mais personne au balcon. Un soir, après avoir cru apercevoir une très jolie femme sur le balcon,

presque par jeu, il s'adresse à sa propre ombre qui est projetée sur le balcon de la maison d'en face :

«– Je crois que mon ombre est le seul être vivant que l'on voie là-bas ! dit le savant. Comme elle paraît nette au milieu des fleurs ! La porte est entrebâillée, l'ombre devrait avoir l'adresse de pénétrer à l'intérieur, observer autour d'elle, et venir me raconter ce qu'elle aura vu ! Oui, tu ferais du bon travail, dit-il en plaisantant, je t'en prie, entre donc ! Allons, y vas-tu ?

Et il fit un signe de tête à l'ombre, qui fit un signe à son tour.

– Eh bien, va, mais n'y reste pas !

Et l'étranger se leva, et l'ombre, sur le balcon d'en face, se leva aussi ; l'étranger se tourna, et l'ombre se tourna aussi ; si quelqu'un y avait bien fait attention, il aurait pu voir nettement que l'ombre pénétrait par la porte du balcon d'en face, au moment où l'étranger entra dans sa chambre et laissait le rideau tomber derrière lui.»¹⁹

Au réveil le savant s'aperçoit que l'ombre a maintenant disparu : «elle y est donc vraiment allée hier soir.»²⁰ Le savant découvre ici le mystère du sentiment lié à la femme, qui suscite en lui une envie d'en savoir plus, de pouvoir pénétrer dans la maison d'en face, de pouvoir entrer dans l'inconnu. C'est bien ce qui arrive lorsqu'on tombe amoureux, l'imagination court à toute vitesse. Nous pouvons penser que c'est aussi le cas pour le savant lorsque, après avoir laissé tomber le rideau, il se couche dans son lit. Le savant perd son ombre parce qu'il ne fait rien pour donner une suite concrète à son envie. À partir de ce moment, il y a donc quelque chose de coupé en lui, une partie du personnage vit de façon autonome. C'est une situation semblable à celle que nous avons rencontrée dans le récit de Chamisso. La raison en est opposée. Peter Schlemihl cède son ombre pour avoir la «bourse de Fortunatus», le savant d'Andersen perd la sienne parce

¹⁹

Andersen, H. C., *op.cit.* (note 3), p. 378 (traduction revue).

²⁰

Andersen, H. C., *op.cit.*, p. 378 (traduction revue).

qu'il ne fait que rêver. Andersen continue le conte en rap-
pelant que « dans les pays chauds, tout pousse très vite » et
que donc même notre héros retrouve une nouvelle ombre
qui, en trois semaines, pousse jusqu'à avoir des dimen-
sions tout à fait convenables. L'image d'ombres multiples
est, elle aussi, très parlante. Ne traînons-nous pas avec
nous beaucoup de choses que nous n'admettons pas? Le
récit se poursuit : le savant rentre dans son pays où il tra-
vaille sur « le vrai, le bon et le beau dans le monde » mais
sans que personne ne veuille au fond l'entendre. Le Moi
conscient s'adonne à une activité consciente noble, pure
et désincarnée, mais c'est peut-être précisément pour
cette raison que l'ombre s'est détachée. Il est possible
d'inverser la proposition : l'activité est désincarnée parce
qu'elle est sans contact avec l'ombre et que le Moi vit sans
prise sur le monde (destin qu'Andersen connut pendant
de longues années). Quelqu'un frappe un soir à la porte
du savant. Quelqu'un qui avec le temps « a tellement pris
de corps, a vraiment acquis chair et vêtements » et qui est
même devenu très riche. Il s'agit de l'ancienne ombre du
savant. L'ombre qu'on laisse vivre de façon autonome,
sans vouloir entrer en contact avec elle, grossit – c'est là
que va toute l'énergie inconsciente. En se référant au
conte, on peut imaginer le savant seul dans sa chambre à
rêver de jolies filles! Lorsque l'ombre rencontre son
ancien maître, elle est disposée à payer pour être vraiment
affranchie, mais le dialogue tourne court : le savant
annonce qu'il est enchanté de la prospérité de son ombre,
qu'elle ne doit aucunement s'inquiéter ni payer. Dans
cette première confrontation avec l'ombre, le savant est
au fond soumis, il ne pose aucune condition - ou alors il
est naïf. L'ombre ne fera donc que prendre encore plus de
place. Dans la suite du conte l'ombre affirme qu'elle sait
désormais tout - grâce notamment à la fille de la maison
d'en face – qui n'était autre que la poésiste. Par ailleurs
l'ombre a l'intention de se marier avec une jolie fille et il
ne faut donc pas que son ancien maître dévoile sa vérita-
ble nature. L'ombre raconte aussi comment elle a appris
à rusier, à flatter, à se faire appeler professeur. Toute l'in-
telligence est ici mise au service d'une cause égoïste de pou-
voir, de richesse et de reconnaissance alors que le savant,
toujours plus seul et abandonné dans son petit apparte-
ment, continue à chercher le beau et le vrai. Des années

passent ainsi et l'ombre revient frapper à la porte du
savant. Elle propose maintenant à son ancien maître de
partir en voyage avec elle – et d'être son ombre. Le savant
est perplexe (« vous allez un peu loin »), mais finit par
accepter la proposition. Ainsi « l'ombre fut le maître et le
maître fut l'ombre ». A son compagnon de voyage le
savant propose le tutoiement, mais l'ombre n'est qu'à
moitié d'accord – elle veut bien tutoyer son ancien maître,
mais elle demande qu'il la vouvoie! C'est l'ombre qui fait
désormais la loi, qui a pris le dessus. Une jeune fille
tombe alors amoureuse de l'ombre, c'est une princesse
qui bientôt découvre que l'ombre n'a pas d'ombre :
l'ombre lui répond que « d'autres gens ont une ombre
ordinaire, moi j'ai élevé mon ombre au rang d'homme »
dit-elle. La princesse est impressionnée et veut se marier
avec l'ombre. L'ombre demande alors à son ancien maître
qu'il soit très littéralement son ombre lors des cérémonies
importantes du royaume. L'ancien maître devrait en
somme se coucher par terre « comme une vraie ombre » à
ces occasions, mais le reste du temps il serait bien nourri
et traité par le (futur) roi et la princesse. Finalement le
maître trouve le courage pour s'insurger contre son
ombre, il veut courir parler à la princesse, dénoncer les
abus de son ancienne ombre, mais l'ombre arrive la pre-
mière auprès de la princesse. Et voici la fin du récit, où un
dessein bien cruel a pris forme dans la tête de l'ombre peu
avant son sacre que représente le mariage avec la prin-
cesse :

** – Tu es tout tremblant, dit la fille du roi lorsque
l'ombre vint la trouver; qu'est-ce qu'il y a? Il ne faut
pas que tu sois malade ce soir, pour notre noce.*

*– Je viens d'éprouver ce qu'on peut éprouver de plus
cruel! dit l'ombre; imagine-toi... un pauvre cerneau
d'ombre comme celui-là n'est pas bien résistant... ima-
gine-toi que mon ombre, pauvre homme, est devenu
folle, elle croit qu'elle est l'homme, et que moi... le croi-
rais-tu... je suis son ombre!*

*– C'est affreux! dit la princesse. Il est enfermé, au
moins?*

– Il l'est! J'ai bien peur qu'il ne guérisse jamais.

– *Pauvre ombre ! dit la princesse, il est très malheureux : ce serait une vraie charité de le déliter du peu de vie qui est en lui, et, à bien y réfléchir, je crois qu'il est nécessaire qu'on le supprime secrètement.*

– *C'est dur ! dit l'ombre, car c'était un fidèle serviteur !*

Et il soupira.

– *Vous avez un noble caractère ! dit la fille du roi.*

Le soir, toute la ville fut illuminée, des coups de canon furent tirés, boum ! et les soldats présentèrent les armes. Quelle noce ! La fille du roi et l'ombre sortirent sur le balcon pour recevoir les acclamations de la foule.

Le savant n'entendit rien de tout cela, car on l'avait tué...²¹

La fin du récit est accablante. L'ombre règne en maître et implique la princesse dans ses funestes desseins. L'ombre devient donc reine – ou plutôt roi – et n'a plus, elle, d'ombre – autrement dit il n'y a plus que l'ombre. D'ailleurs même la relation avec le féminin ne semble pas ici se développer dans le sens d'une remise en question du point de vue de l'ombre. Le roi pouvant par ailleurs être compris comme une image du centre et donc du Soi, l'ombre est à la fin du conte devenue toute-puissante.

Andersen avait une vision fondamentalement pessimiste de la vie et ce conte en est une claire illustration. Comme le récit de Chamisso, peut-être pouvons-nous considérer ce conte comme une métaphore de la condition humaine. Dans le conte le savant mène une vie où il continue à s'occuper du « Vrai, du Bon et du Beau, mais nul ne se soucie d'en entendre parler ». L'ombre par contre « s'engraisse, et c'est à quoi il faut s'efforcer ».²² Si le Moi conscient connaît un développement unilatéral, quel qu'il soit – et dans le conte il n'est nullement appréhensible – il y a en parallèle un côté ombre qui devient de plus en plus puissant. Le risque est qu'à un moment donné ce côté

prenne totalement le dessus. Alors, il n'y a plus que l'ombre qui vit : le méchant, l'égoïste, le prétentieux, le vénal, le menteur. Après le regard que nous venons de porter sur le récit de Chamisso, nous pouvons dire que le dialogue avec l'ombre ne signifie pas seulement être en contact avec elle, mais également lui dire non – affirmer une limite à la volonté de l'ombre, ce que fait Peter Schlemihl. Andersen nous dit que si nous ne savons pas établir cette limite à temps, l'ombre nous tuera. Si nous laissons partir notre ombre et acceptons cette situation sans réactions, elle revient un jour pour prendre toute la place – nous ne sommes alors plus que « ce que nous n'avons aucune envie d'être ».

Ici aussi la vision de l'auteur est tragique. Il n'est pas question d'intégration de l'ombre, mais du danger inhérent à une acceptation trop « accommodante » de l'autonomie de l'ombre. Ce danger peut se révéler fatal. Andersen ne semble par ailleurs décrire que ce que nous rencontrons souvent dans l'actualité : des gens dépassés par leur ombre (les pages de la chronique « noire », « les affaires », les abus de toute sorte). Le plus souvent il s'agit de situations où l'on a ignoré, voire nié, l'existence de l'ombre²³, mais d'autres fois, et aujourd'hui elles se font fréquentes, il s'agit de situations où l'on n'a pas su dire non à temps aux demandes, dont on est pourtant conscient, de l'ombre.

Conclusion

Le récit de Chamisso se termine sur l'image du héros qui continue à chercher son ombre. Nous suggérons qu'il s'agit là d'une image de l'homme sur sa propre condition – la voie de l'individuation selon les romantiques. Nous perdons à un moment donné notre ombre, en la vendant

²¹ Andersen, H. C., *op.cit.*, p. 386-387.
²² Andersen, H. C., *op.cit.*, p. 383.

²³ Rappelons encore cette citation de Jung : « L'homme sans ombre est statistiquement le type humain le plus répandu, quel qu'un qui imagine qu'il n'est que ce qu'il veut bien savoir de lui-même. Malheureusement ni l'homme que l'on appelle croyant ni celui qui se veut scientifique ne sont des exceptions à cette règle ». Jung, C. G., *On the Nature of the Psyche*, Princeton University Press, Princeton, 1978, p. 208 (nous traduisons de l'anglais – parution originale 1954).

« au petit homme en gris », mais nous devons à partir de ce moment vivre en nous efforçant de réinstaurer un dialogue avec celle-ci même si elle a pris son indépendance. C'est une confrontation à laquelle nous pouvons fixer des limites. Cette tension entre notre ombre perdue et nous-mêmes fait que nous ne perdons pas notre âme. Le récit d'Andersen, quant à lui, montre les dangers de cette confrontation. L'ombre prend sa liberté, lorsque le dialogue est trop « accommodant », finit par dominer notre existence au point de tuer notre propre être. C'est certainement une évolution possible dans le rapport à l'ombre.

Les deux récits sont de toute façon une magnifique illustration du pouvoir évocateur de l'image de l'ombre et du rapport avec elle. Ils soulignent les conséquences de ce qui nous arrive ou peut nous arriver, mais soulèvent surtout une interrogation sur la perte de l'ombre ainsi que sur la nécessité de la regarder en face et de ne pas en rester là. La psychologie de l'inconscient a par la suite repris cette interrogation.

Nos ancêtres et les traditions populaires, comme nous le rappelle Rank, disent radicalement que l'ombre est notre âme. Chamisso, quant à lui, nous dit que céder notre ombre n'est pas encore abandonner notre âme. Andersen nous rappelle notre faiblesse dans cette confrontation. Le point de vue de la psychologie des fondateurs est bien résumé par Wolfgang Giegerich, analyste jungien, qui dit que l'ombre est notre véritable psychopompe, le guide vers l'être profond en nous-mêmes.²⁴ Mettons pour terminer ces deux récits en relation avec le propos iconoclaste de Fechner :

*« Le compagnon le plus fidèle que les hommes ont sous le soleil n'est pas quelque chose de mort, mais de vivant. N'est-ce pas pour cette raison que les gens ont une peur ancestrale de perdre leur ombre ?
(...) »*

L'ombre peut nous prendre pour son ombre, de la même manière que nous la prenons pour notre ombre.

24

Giegerich, W., *The Advent of the Guest - Shadow Integration and the Rise of Psychology*, Spring - A Journal of Archetype and Culture, 51, 1991, p. 86-106.

Et l'ombre pourrait dire: qu'est-ce ce « machin encombrant » (= le corps) a en commun avec la véritable sphère de l'être ? Il (= le corps) n'est qu'un excrément qui est tombé de la région de la réalité. Il n'existe pas en tant que tel - le corps est entièrement dépendant de moi - l'ombre - il n'est qu'appartition. Pour cette raison il doit faire tout ce que je fais, mais naturellement n'a pas mon aisance ni ma liberté. Il ne peut qu'imiter servilement. Lorsque je (= ombre) disparaissais, il disparaissait aussi.

*Pour conclure, je considère l'ombre comme une personne noire plate et je ne vois que des raisons pour admettre son existence. Même si cette façon de voir ne change rien, elle peut au moins être utile pour éliminer les chiens de compagnie. Nous avons pris l'habitude de croire que nous avons besoin d'un être vivant pour nos promenades, avec qui nous pouvons mener des conversations en silence. Etant donné que nous pouvons maintenant reconnaître qu'une ombre est un tel être, nous n'avons plus besoin d'autre chose. En plus le maintien de l'ombre ne coûte rien et rien ne l'éloignera de nous.*²⁵

Peter Schlemihl perd son ombre, mais à la fin du récit retrouve au moins son chien. Il s'en porte déjà mieux. Le texte de Fechner date d'il y a 150 ans. Les chiens de compagnie sont aujourd'hui bien plus nombreux. Cela ne démontre-t-il pas que nous sommes forcément amenés à perdre notre ombre ? Simultanément, cette prolifération de substituts de l'ombre n'établit-elle pas que nous pouvons malgré tout aspirer au moins à la condition de Peter Schlemihl ? Oui, nous aussi avons perdu notre ombre et nous en sommes malheureux, mais précisément cette reconnaissance nous permet de vivre dans une « recherche de l'ombre perdue ». Sa perte ne signifie pas que tout est indifférent. En prenant conscience de l'autonomie de notre ombre, nous acceptons que nous sommes dans une condition de confrontation perpétuelle avec les conséquences de la perte de l'ombre. Au mieux nous avons la

25

Fechner, G., *op.cit.* (note 4), p. 85 (nous traduisons de l'anglais et ajoutons les parenthèses) (sic).

possibilité de ne pas renoncer à notre âme. Voilà l'héritage tragique du romantisme que la psychologie analytique, surtout post-jungienne, est tentée d'édulcorer lorsqu'elle alimente l'image d'une intégration de l'ombre.

PS. J'ai récemment appris que les propriétaires de la maison où je travaille ont décidé de la léguer à la Société protectrice des animaux.